Lettre culturelle franco-maghrébine #63

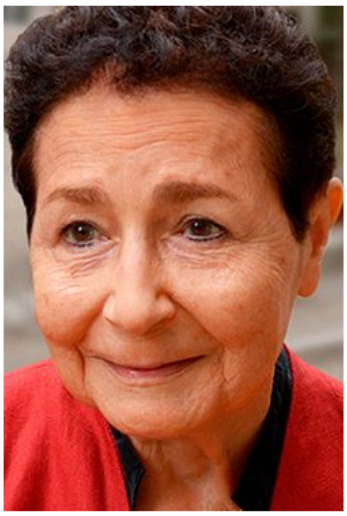
Posted on 2022-02-26 by Coup de soleil en Rhône-Alpes

« DE L'AUTRE CÔTE DE LA MER, C'EST LOIN » par Leïla Sebbar, éditions chèvre-feuille étoilée, 2021.

C'est un recueil de dix nouvelles dont certaines fort courtes et d'autres plus développées. Le plupart ont déjà été publiées entre 1998 et 2001, dans une revue intitulée « Etoiles d'encre » et consacrée aux femmes en Méditerranée. Ce qui explique pourquoi, dans les nouvelles, la quasi totalité des personnages principaux sont des femmes, jeunes ou vieilles, et même de très jeunes filles, l'exception la plus notable se trouvant dans la dernière nouvelle « Augustin, l'enfant de la Légion étrangère ». Augustin est le plus jeune frère d'Isabelle Eberhardt, l'un et l'autre sont des personnages ayant réellement existé, et la seconde, Isabelle, est une des figures favorites de Leïla Sebbar, qui en parle toujours dans ses écrits avec beaucoup d'empathie, voire une véritable fascination. Le plus souvent, dans ces nouvelles, on pourrait parler de personnages féminins reconstitués d'après nature, ce qui veut dire qu'ils sont empreints d'une vérité plus collective qu'individuelle et rendus vrais par une série de détails plus que par un souci de réalisme de la part de la narratrice : toute mère algérienne qui a perdu son fils dans l'une des guerres de l'Algérie peut se reconnaître dans la première nouvelle de ce petit recueil, celle qui s'intitule justement « Mère et fils », évidemment inspirée d'une réalité cruelle mais tout autant du poème de Rimbaud, « Le Dormeur du val », le jeune soldat qui a « deux trous rouges au côté droit. »

La nature collective du sujet apparaît parfois dès le titre de la nouvelle, c'est le cas de « Elles font le boulevard », où le « elles » pluriel désigne des demoiselles d'appartenance Pied-Noir à l'époque coloniale et dans cette ville encore plus coloniale que d'autres (siège de la Légion étrangère) qu'était Sidi Bel Abbès. Dans les représentations proposées par les nouvelles, le collectif et le singulier alternent mais de toute manière elles permettent d'apprécier le grand talent de Leïla Sebbar pour cette sorte de reconstitution où la mémoire (comme source d'information) et l'imaginaire(comme lieu du désir) coexistent sous la forme de tableaux vivants ; à quoi il faut ajouter que l'émotion y est toujours présente mais sans se donner libre cours. On dirait bien que l'auteure s'y tient au plus près d'une aspiration très profonde, qu'on pourrait désigner en usant d'un terme à connotation féministe, la « sororité ».

Il faut entendre par là aussi bien une solidarité réelle entre femmes, dans les circonstances même où elles sont supposées être rivales, concurrentes voir ennemies, qu'une affinité dont les effets transcendent l'espace et le temps. Dans la première catégorie se trouve la nouvelle qui donne son titre à tout le recueil. Une jeune femme algérienne élève l'enfant que son mari a eu auparavant d'une Française. Considérant que tel était son droit, il a retiré ce petit garçon à sa mère biologique pour le ramener avec lui en Algérie. Mais l'enfant dépérit et réclame celle qu'il appelle sa vraie mère, soutenue en cela par la jeune femme algérienne qui partage cette douleur, même si elle n'est rien de plus que « la femme de son père ».



Dans la deuxième catégorie, la narratrice donne corps à ce qui est sans doute et très profondément son fantasme, rejoindre enfin dans une affection partagée une de ces Algériennes dont la séparait dans son enfance le fait d'avoir une mère française et d'être éduquée « à la française » par celle-ci. Le fantasme, le désir et peut-être la possibilité de sa réalisation survivent au temps et n'importent tous les avatars qui en ont marqué le déroulement : la nouvelle intitulée « Safia, tu es revenue » permet à la narratrice de retrouver, au moins par la magie de l'écriture, la Safia de son enfance qu'elle ne voyait qu'à distance et qui pourtant ne l'a pas oubliée, et réciproquement. Il n'est jamais trop tard pour des retrouvailles de quelque nature qu'elles soient, imaginaires ou réelles, en tout cas débordantes d'une affectivité longtemps contenue.

« Sororité », le mot n'est en usage que depuis quelques décennies, mais ces nouvelles de Leïla Sebbar ne laissent aucun doute sur ce qu'il désigne, et sur l'existence d'une empathie spécifique entre femmes, en dépit de tous les obstacles que l'histoire et l' « étrangeté » sous toutes ses formes lui ont opposés.

Denise Brahimi

Retrouvez la lettre culturelle complète sur : https://www.coupdesoleil-rhonealpes.fr/lettre-culturelle-franco-maghrebine-63